

LÉZARDS

Nous éprouvons parfois un sentiment d'injustice quand des événements anciens resurgissent pour planter leurs griffes dans notre flanc et dévoyer la suite de notre existence. Pourtant, il faut peut-être y voir au contraire une suprême justice : nous sommes la résultante de tous nos actes ajoutés à ceux dont nous avons été victimes ou bénéficiaires. Nul ne peut y échapper.

C'est ainsi que tout ce que le fou m'avait dit et tout ce qu'il avait tu s'additionna, et le total fut que je le trahis. Je croyais néanmoins agir dans son intérêt et dans le mien : il avait prédit que, si nous nous rendions sur l'île d'Aslevjal, il mourrait et que la Mort tenterait à nouveau de me happer moi aussi. Il m'avait promis de mettre tout en œuvre pour assurer ma survie, nécessaire à son grand dessein : changer l'avenir ; toutefois, je n'avais pas oublié que, tout récemment, il s'en était fallu d'un cheveu que je ne passe de vie à trépas, et son serment m'avait inquiété plus qu'il ne m'avait rassuré. Il m'avait également appris d'un ton allègre qu'une fois sur l'île il me faudrait choisir entre notre amitié et ma fidélité au prince Devoir.

Si je n'avais dû affronter qu'une seule de ces prophéties, j'aurais peut-être été capable de conserver mon sang-froid, encore que j'en doute : chacune à elle

seule aurait suffi à m'ôter tout courage ; les deux ensemble m'avaient terrassé.

J'étais donc allé voir Umbré pour lui rapporter les propos du fou, et mon vieux mentor avait pris ses dispositions pour que, lorsque nous prendrions la mer à destination des îles d'Outre-mer, il ne nous accompagne pas.

*

Le printemps était parvenu jusqu'au château de Castelcerf. L'austère forteresse de pierre noire demeurait ramassée, méfiante, au sommet des falaises escarpées qui dominaient Bourg-de-Castelcerf, mais, sur les collines qui s'étendaient derrière elle, une herbe vert tendre poussait avec optimisme entre les chaumes raides et brunis de l'année précédente. Les bois dénudés se nimbaient de la brume verte des petites feuilles qui se déployaient sur chaque branche ; les hautes marées avaient emporté les tas de kelp mort amoncelés sur les grèves noires au pied des falaises pendant l'hiver ; les oiseaux migrateurs étaient revenus et leurs chants de défi résonnaient dans les arbres des collines et sur les plages où l'on se disputait les meilleures anfractuosités des à-pics pour nidifier. Le printemps avait même investi les hautes salles ombreuses de la citadelle, dont des rameaux fleuris et des bouquets précoces décoraient les alcôves et les portes des pièces communes.

J'avais l'impression que la brise attiédie chassait mes idées noires. Mes problèmes et mes inquiétudes demeuraient, mais la saison du renouveau a le pouvoir d'écarter nombre de soucis. Mon état physique s'améliorait, et je me sentais plus jeune qu'à vingt ans ; non seulement je me remplumais et regagnais du muscle, mais je disposais enfin de l'organisme en excellente forme dont jouit normalement un homme de mon âge. Conséquence inattendue de la brutale

guérison que, par inexpérience, le clan m'avait imposée, d'anciens dégâts avaient été réparés au cours du processus : les lésions que Galen m'avait infligées alors qu'il m'enseignait l'Art, les blessures que j'avais reçues au combat et les profonds dommages que j'avais gardés de mes séances de torture dans les cachots de Royal avaient disparu aussi. Mes migraines avaient quasiment cessé, ma vue ne se brouillait plus sous l'effet de la fatigue et le froid du petit matin ne déclenchait plus de douleurs en moi. J'occupais désormais le corps d'un animal sain et vigoureux. Se découvrir en bonne santé par une claire matinée de printemps est un des sommets du bonheur.

Au sommet d'une tour, je contemplais les rides de la mer. Derrière moi, dans des comportes pleines de terre fraîchement fumée, poussaient de petits arbres fruitiers qui déployaient leur floraison blanche et rose pâle ; dans des récipients plus réduits croissaient des plantes grimpantes aux bourgeons prêts à éclore. Les longues feuilles des oignons à fleurs pointaient tels des éclaireurs sortis vérifier la tiédeur de l'air. Dans certains pots n'apparaissaient que des tiges brunâtres et nues, mais la promesse était là, prête à se réaliser dès la venue de jours plus chauds. Disposés avec goût parmi les bacs, des statues se dressaient gracieusement et des bancs invitaient au délassement ; dans des lanternes, des bougies attendaient la douceur des soirées estivales pour éclairer l'obscurité de leur lueur délicate. Kettricken avait rendu toute sa beauté au jardin de la Reine, et cette retraite haut perchée constituait son domaine réservé ; sa simplicité reflétait ses racines montagnardes, mais son existence provenait d'une tradition bien plus ancienne, propre à Castelcerf.

Je parcourus d'un pas agacé le chemin qui ceignait le jardin puis fis un effort sur moi-même et m'arrêtai : le garçon n'était pas en retard ; c'est moi qui étais en avance. Je ne pouvais lui reprocher que les minutes

me parussent interminables. En proie à un mélange d'exaltation et de réticence, j'attendais ma première rencontre avec Leste, le fils de Burrich. Ma souveraine m'avait confié son éducation dans le domaine des lettres et des armes, et cette tâche m'effrayait : non seulement l'enfant possédait le Vif mais il manifestait aussi un caractère indéniablement entêté ; associés à une intelligence évidente, ces deux traits pouvaient lui attirer de nombreux ennuis. Certes, la reine avait décrété qu'il fallait traiter les vifiers avec respect, mais beaucoup soutenaient que le meilleur remède contre la magie des bêtes restait la corde, le poignard et le feu.

Je comprenais le motif de ma souveraine de me charger de la responsabilité de Leste. Le jeune garçon refusait de renoncer au Vif, et son père, Burrich, l'avait jeté à la rue ; pourtant, le même Burrich avait consacré de longues années à m'élever après que mon propre père, roi-servant à l'époque, m'avait abandonné, bâtard qu'il n'avait pas le courage de reconnaître. Il était donc juste et approprié que j'adopte la même attitude avec son fils, même s'il me restait définitivement interdit de lui apprendre que j'avais été autrefois Fitz Chevalerie et le pupille de son père. Voilà pourquoi ce matin-là j'attendais Leste, gamin maigrichon d'une dizaine d'étés, avec autant d'anxiété que si je devais affronter son père. Je pris une grande inspiration ; l'air frais embaumait les fleurs des arbres fruitiers. Je tâchai de me consoler en songeant que mon rôle de précepteur ne durerait pas : très bientôt, j'accompagnerai le prince lors de la quête qui le conduirait sur Aslevjal, dans les îles d'Outre-mer. Assurément, je pouvais supporter jusque-là de jouer les mentors.

La magie du Vif permet de sentir le vivant autour de soi ; aussi me retournai-je vers la lourde porte avant même que Leste ne l'ouvre. Il la referma sans bruit derrière lui. Malgré sa longue ascension du raide

escalier de pierre, il n'était pas essoufflé. À demi dissimulé par un paravent de fleurs, je l'observai. Comme il convenait à un page, il portait une tenue simple, bleu de Cerf. Umbre avait raison : la hache lui siérait bien ; malgré sa minceur, propre aux garçons actifs de son âge, la saillie de ses épaules sous son pourpoint annonçait une carrure semblable à celle de son père. Il n'atteindrait sans doute jamais une grande taille mais il compenserait cette petite déficience par sa musculature. Leste tenait de son père ses yeux noirs et ses boucles sombres, mais il y avait de Molly dans la ligne de sa mâchoire et la forme de ses yeux. Molly, mon amour perdu, désormais épouse de Burrich... Je respirai longuement et profondément. Ce premier face-à-face risquait de se révéler plus difficile que je ne l'imaginais.

Son Vif l'avertit soudain de ma présence. Sans bouger, j'attendis qu'il me trouve du regard, puis nous restâmes un moment immobiles, sans rien dire. Enfin, il suivit les chemins sinueux du jardin pour s'arrêter devant moi. Il s'inclina d'un mouvement trop étudié pour être gracieux.

« Monseigneur, je suis Leste Vifier. On m'a demandé de me présenter à vous ; me voici donc. »

Je constatai qu'il avait fait un effort pour apprendre les manières de la cour ; toutefois, l'incorporation de sa magie des bêtes dans l'énoncé de son nom donnait l'impression d'une provocation impertinente, comme s'il voulait savoir si, seul avec moi, il bénéficierait encore de la protection royale des vifiers. Il leva les yeux vers moi et soutint mon regard avec une inflexibilité que la majorité des nobles auraient qualifiée d'insolente ; cependant, je n'étais pas noble, et je le lui dis. « On ne me donne pas du "monseigneur", mon garçon. Je suis Tom Blaireau, homme d'armes de la garde royale ; appelle-moi maître Blaireau et, moi, je t'appellerai Leste. D'accord ? »

Il cilla un instant puis acquiesça de la tête avant de se rappeler tout à coup qu'on ne répondait pas ainsi. « Oui, messire – maître Blaireau.

— Très bien. Leste, sais-tu pourquoi on t'a envoyé à moi ? »

Il se mordilla la lèvre à deux reprises, rapidement, puis il prit une grande inspiration et déclara, les yeux baissés : « J'ai sans doute déplu à quelqu'un. » Son regard se planta soudain à nouveau dans le mien. « Mais j'ignore en quoi et à qui. » D'un air de défi, il ajouta : « Je suis ce que je suis et je n'y peux rien. Si on me punit parce que j'ai le Vif, c'est injuste ; notre reine affirme qu'on ne doit pas me traiter différemment des autres à cause de ma magie. »

Je restai un instant le souffle coupé : dans ses yeux noirs, je voyais le regard de son père, je reconnaissais la franchise sans concession et la volonté de dire la vérité typiques de Burrich ; et en même temps, dans cette réaction excessive, je sentais le caractère bouillonnant de Molly. J'en demeurai un moment sans voix.

Il prit mon silence pour du mécontentement et baissa le nez ; néanmoins, il garda les épaules droites : à sa connaissance, il n'avait commis aucune faute, et il ne manifesterait nul repentir tant qu'il ne saurait pas ce qu'on lui reprochait.

« Tu n'as déplu à personne, Leste, et tu constateras que ton Vif, pour certains à Castelcerf, n'a pas d'importance. Ce n'est pas à cause de lui qu'on te sépare des autres enfants ; ce petit changement vise à t'aider au contraire. Tu maîtrises les lettres bien mieux que ceux de ton âge, mais nous ne souhaitons pas t'inclure à un groupe d'élèves trop vieux. On a aussi estimé qu'une formation au maniement de la hache de guerre te serait utile. C'est pourquoi, je pense, on m'a choisi comme précepteur. »

Il leva brusquement les yeux vers moi, l'air effaré. « La hache de guerre ? »

Je hochai la tête autant pour moi que pour lui. Umbre m'avait encore joué un de ses tours : à l'évi-

dence, personne n'avait demandé au garçon s'il avait envie d'apprendre à se servir de cette arme. Je plaquai un sourire sur mes lèvres. « Naturellement. Les hommes d'armes de Castelcerf n'ont pas oublié que ton père se battait remarquablement à la hache ; comme tu as hérité de sa carrure autant que de ses traits, il paraît logique que son arme de prédilection soit la tienne aussi.

— Je n'ai rien de mon père, messire. »

Je faillis éclater de rire, non à cause d'un soudain accès de bonne humeur, mais parce que jamais plus qu'en cet instant l'enfant n'avait autant ressemblé à Burrich. J'éprouvais une étrange impression à devoir baisser les yeux pour me trouver face à son regard noir et menaçant ; toutefois, l'attitude de Leste ne convenait pas à un garçon de son âge, aussi répondis-je d'un ton froid : « Tu tiens assez de lui, de l'avis de la reine et du conseiller Umbre. Contestes-tu leurs choix te concernant ? »

Tout son avenir se trouvait dans la balance. Je vis précisément l'instant où il prit sa décision et pus quasiment suivre le cheminement de sa pensée. Il pouvait refuser, mais alors il risquait de passer pour un ingrat et de se voir renvoyer chez son père ; mieux valait courber la tête et accepter la corvée s'il voulait rester. Il déclara, un ton plus bas : « Non, messire. Je me soumetts à ce qu'ils ont convenu.

— Très bien », fis-je d'un ton faussement enjoué.

Avant que je puisse poursuivre, il reprit : « J'ai déjà appris à manier une autre arme : l'arc, messire. Je n'en ai pas parlé jusqu'ici parce que je pensais que personne ne s'en soucierait ; mais, si je dois me former au métier de combattant en plus de celui de page, j'ai déjà choisi une arme. »

Intéressant. Je le regardai un moment sans rien dire. Je retrouvais assez le caractère de Burrich chez lui pour supposer qu'il ne se vanterait pas d'un savoir qu'il ne posséderait pas. « Parfait. Tu pourras me

montrer comment tu te débrouilles, mais pas maintenant ; cette heure est réservée à d'autres domaines. À cette fin, nous avons l'autorisation d'emprunter des manuscrits dans la bibliothèque du château ; c'est un grand honneur qu'on nous fait à tous les deux. » J'attendis sa réaction.

Il hocha la tête puis se rappela ses manières. « Oui, messire.

— Bien. Retrouvons-nous demain ici même ; nous passerons une heure à étudier les parchemins et l'écriture puis nous descendrons au terrain d'entraînement. » Encore une fois, j'attendis sa réaction.

« Oui, messire. Messire ?

— Qu'y a-t-il ?

— Je monte bien à cheval, messire. Je suis un peu rouillé parce que mon père m'a interdit depuis l'année dernière de m'approcher de son écurie, mais je suis bon cavalier aussi.

— C'est noté, Leste. » Je savais ce qu'il avait espéré ; j'observai son expression et vis une lueur s'y éteindre à la neutralité de ma réponse. Elle m'était venue par réflexe : un enfant de son âge ne devait pas songer à se lier à un animal ; pourtant, comme il baisait la tête, je perçus l'écho de ma solitude d'antan. Burrich aussi avait pris toutes les peines du monde pour me garder d'un lien avec une bête, et reconnaître la sagesse de son attitude n'empêchait pas le souvenir de cette époque de m'élancer sourdement. Je m'éclaircis la gorge et m'efforçai de poursuivre d'une voix assurée : « Très bien, Leste. Présente-toi ici demain. Ah, n'oublie pas de mettre tes vieux vêtements ; nous allons transpirer et nous salir. »

Il resta pétrifié.

« Eh bien ? Qu'y a-t-il, mon garçon ?

— Je... messire, je ne peux pas. Je... enfin, je n'ai que les deux tenues que la reine m'a données. Mes vieux vêtements n'existent plus.

— Que leur est-il arrivé ?

— Je... je les ai brûlés, messire. » Il avait pris tout à coup un ton de défi et il soutint mon regard, le menton dressé.

Je songeai à lui demander la raison de son geste, mais ce n'était pas nécessaire : son attitude l'expliquait amplement. Lors d'une cérémonie à son seul usage, il avait détruit tout ce qui le rattachait à son passé. Parviendrais-je à le lui faire avouer ? Mais à quoi bon ? Qu'y gagnerions-nous l'un et l'autre ? Pourtant, gâcher ainsi des habits encore en bon état devait le couvrir de honte ; le conflit qui l'opposait à son père avait dû devenir vraiment aigu. Brusquement, le bleu du ciel me parut perdre un peu de son éclat. J'écartai la question d'un haussement d'épaules. « Porte les habits dont tu disposes, alors », dis-je en espérant n'avoir pas pris un ton trop sec.

Il continua de me regarder sans bouger, et je m'aperçus que je ne lui avais pas donné congé. « Tu peux t'en aller, Leste. À demain.

— Oui, messire. Merci, maître Blaireau. » Il s'inclina avec une raideur saccadée puis parut hésiter. « Messire, puis-je vous poser une question ?

— Certainement. »

Il jeta un coup d'œil soupçonneux sur le jardin. « Pourquoi nous voyons-nous en haut de cette tour ?

— Le décor est agréable et nous y sommes tranquilles. Quand j'avais ton âge, j'avais horreur de devoir rester enfermé par une belle journée de printemps. »

À ces mots, un sourire illumina timidement son visage. « Moi aussi, messire. Je n'aime pas non plus qu'on me tienne à l'écart des animaux ; c'est l'appel de ma magie, je suppose. »

J'aurais préféré qu'il ne remette pas le sujet sur le tapis. « C'est possible ; peut-être aussi dois-tu bien réfléchir avant d'y répondre. » Cette fois, j'escomptais qu'il entendrait la réprimande dans ma réplique.

Ses traits se crispèrent, puis il prit une expression outragée. « La reine a dit que ma magie ne devait

rien changer à mon statut, qu'on n'a pas le droit de me brimer à cause d'elle.

— En effet. Mais on ne te portera pas aux nues non plus à cause d'elle. Je te conseille de ne pas en faire étalage, Leste ; ne l'agite pas sous le nez des gens avant de les connaître. Si tu souhaites apprendre comment vivre au mieux avec ton Vif, je te recommande de te rendre auprès de Trame le vifier lorsqu'il raconte ses histoires, le soir devant l'âtre. »

Il avait la mine maussade avant que j'eusse achevé ma diatribe ; je le renvoyai sans douceur et il s'en alla. Je pensais avoir mis le doigt sur l'illusion dont il se berçait : son Vif avait tracé la ligne de front sur laquelle son père et lui s'opposaient ; or il avait bravé la volonté de Burrich et fui à Castelcerf, décidé à résider à la cour tolérante de la reine Kettricken sans cacher son état de vifier. Mais, s'il croyait qu'il lui suffisait de posséder le Vif pour mériter sa place, je chasserais vite cette fiction de son esprit. Je ne chercherais pas à le priver de sa magie ; mais sa façon de la brandir devant tout le monde comme on secoue un chiffon devant un chien de chasse pour voir sa réaction m'affolait. Tôt ou tard, il tomberait sur un jeune noble qui se ferait un plaisir de le provoquer en duel à cause de sa méprisable magie des bêtes. Le respect qu'on manifestait aux vifiers ne tenait qu'à un décret royal, et beaucoup ne s'y pliaient qu'à contrecœur en conservant en leur for intérieur leur vieille aversion. L'attitude de Leste me confortait encore dans ma résolution de lui laisser ignorer que je possédais moi aussi le Vif : il était déjà bien assez dangereux qu'il affiche crânement sa propre magie ; je refusais de prendre le risque qu'il trahît la mienne.

Je contemplai à nouveau l'immensité du ciel et de la mer, spectacle enivrant, à la fois magnifique et rassurant par son côté familier. Puis, par un effort de volonté, je baissai le regard sur le pied de la tour, par-dessus le petit muret qui me séparait d'une chute

mortelle. Autrefois, le corps et l'esprit meurtris par Galen, le maître d'Art, j'avais voulu me jeter du haut de ce même parapet, et c'était la main de Burrich qui m'en avait empêché. Il m'avait porté jusque dans ses quartiers, pansé puis vengé de mon professeur. Je lui en restais redevable ; peut-être ne pouvais-je m'acquitter de ma dette qu'en instruisant son fils et assurant sa sécurité à la cour. Je gravai cette pensée dans mon cœur pour étayer l'enthousiasme de plus en plus fléchissant que m'inspirait ma mission et je quittai la tour. J'avais un autre rendez-vous, et le soleil m'indiquait que j'étais déjà en retard.

Umbre avait déclaré publiquement qu'il formait dorénavant le jeune prince à la magie de l'Art dont il était l'héritier, et j'en éprouvais un sentiment de soulagement et de dépit à la fois. Cette annonce signifiait que Devoir et Umbre n'étaient plus obligés de se voir en secret pour leurs leçons ; on considérait comme une simple excentricité de la part du prince qu'il y invitât son serviteur simple d'esprit : nul à la cour n'aurait pu deviner que Lourd étudiait à l'égal de son maître et qu'il manifestait dans la magie ancestrale des Loinvoyant une puissance bien supérieure à celle d'aucun membre vivant de la famille royale. Mon chagrin provenait de ce que, malgré mon statut de véritable enseignant d'Art, je demeurais le seul qui dût encore se dissimuler pour se rendre à ces réunions. Tom Blaireau, humble garde, n'avait pas à connaître quoi que ce fût de la magie des Loinvoyant.

Je descendis donc l'escalier du jardin de la Reine puis traversai rapidement le château. Il existait dans les communs six points d'entrée dans le labyrinthe secret qui parcourait les entrailles de Castelcerf ; je prenais soin chaque jour d'en emprunter un différent, et, ce matin-là, je choisis celui qui se trouvait près du garde-manger des cuisines. J'attendis qu'il n'y eût plus âme qui vive dans le couloir avant de pénétrer dans la dépense, puis je me frayai un chemin entre

trois rangées de saucisses suspendues à sécher, ouvris un panneau mural et m'enfonçai dans les ténèbres familières.

Je ne perdis pas de temps à patienter jusqu'à ce que mes yeux s'habituent à l'obscurité : nulle lueur n'éclairait cette partie du dédale. Les premières fois où je l'avais explorée, j'avais une bougie à la main ; aujourd'hui, j'estimais l'avoir assez fixée dans ma mémoire pour la parcourir dans le noir. Je comptai mes pas puis, à tâtons, gravis des degrés étroits ; en haut, j'effectuai un quart de tour à droite et distinguai de fins rais de soleil en travers d'un passage poussiéreux. Je m'y engageai, courbé en deux, et j'atteignis bientôt une section de galeries que je connaissais mieux ; peu après, j'en sortis par le côté de la cheminée de la tour du guet de la mer. Je refermai le panneau derrière moi puis me figeai en entendant le loquet de la porte se soulever. J'eus à peine le temps de me glisser derrière les grands rideaux d'une fenêtre – piètre cachette – avant que le battant ne s'ouvre.

Je retins mon souffle, mais il s'agissait seulement d'Umbre, Devoir et Lourd qui arrivaient pour leur leçon. J'attendis la fermeture de la porte pour faire mon apparition dans la pièce. Lourd sursauta mais Umbre déclara simplement : « Tu sais que tu as des toiles d'araignée sur la joue gauche ? »

De la main, je me débarrassai de la masse de fils collants. « Je m'étonne de n'en avoir que sur la joue gauche ; on dirait que le printemps a réveillé toute une armée d'araignées. »

Umbre hochait gravement la tête. « Autrefois, j'emportais un plumeau et j'avancais en l'agitant devant moi ; c'était relativement efficace. Naturellement, à cette époque, l'aspect que je présentais une fois à destination n'avait guère d'importance, mais je n'aimais pas sentir de petites pattes courir sur ma nuque. »

Le prince Devoir eut un sourire amusé à l'idée du noble vieillard, avec son costume et sa calotte imma-

culés, en train de trotter dans les passages empoussiérés. Naguère, le seigneur Umbre vivait dissimulé au sein du château de Castelcerf avec pour seule fonction celle d'assassin royal ; il cachait son visage grêlé et, dans l'ombre, exécutait la justice du roi. Ce n'était plus le cas désormais ; il parcourait le château d'un pas majestueux, acclamé comme diplomate et premier conseiller de la reine. Son élégante vêtue en camaïeu de bleus et de verts soulignait ce statut, comme les bijoux à son cou et ses oreilles. Sa chevelure de neige et ses yeux émeraude vif semblaient des parures choisies avec soin pour s'harmoniser avec ses effets, et les cicatrices qui l'affligeaient tant s'étaient atténuées avec l'âge. Je ne le jalousais ni ne lui en voulais de ce luxe : le vieillard se rattrapait de l'austérité de sa jeunesse ; cela ne faisait de mal à personne, et ceux qui se laissaient éblouir par son apparence ne percevaient souvent pas l'arme qu'était le tranchant de son esprit.

À l'inverse, le prince portait une tenue presque aussi simple que la mienne ; j'attribuais ce choix aux goûts ascétiques de la reine Kettricken, de tradition montagnarde, et à son sens inné de l'économie : âgé de quinze ans, Devoir était en pleine croissance ; à quoi bon lui fabriquer d'élégants vêtements pour son usage quotidien s'ils devenaient rapidement trop petits pour lui ou s'il en crevait les épaules lors de ses exercices sur le terrain d'entraînement ? J'observai l'adolescent au visage fendu d'un grand sourire ; il tenait ses yeux sombres et sa tignasse noire et bouclée de son père, mais sa taille et la ligne de sa mâchoire m'évoquaient davantage le portrait de Chevalerie, mon propre père.

Le personnage courtaud qui l'accompagnait offrait un contraste saisissant avec lui. J'estimais que Lourd devait approcher de la trentaine ; ses oreilles réduites et sa langue qui pointait constamment entre ses lèvres le désignaient comme simple d'esprit. Le

prince l'avait habillé d'une tunique et de chausses bleues semblables aux siennes, jusqu'à l'emblème du cerf brodé sur sa poitrine, mais, sur le ventre proéminent du petit homme, le tissu se tendait à craquer, et il formait des poches comiques à ses genoux et ses chevilles. Il présentait un aspect à la fois amusant et vaguement repoussant aux yeux de ceux qui ne sentaient pas comme moi la magie de l'Art dont le feu brûlait en lui comme la fournaise d'un forgeron. Il apprenait à maîtriser la musique qui remplaçait chez lui les pensées ordinaires ; déjà, elle tendait moins à se répandre partout et à gêner mes autres élèves, mais, par sa puissance, elle continuait néanmoins à s'imposer à tous. J'étais capable de lui faire barrage mais je me fermais du même coup à la quasi-totalité de l'Art, y compris aux émissions moins pénétrantes d'Umbre et de Devoir. Comme je ne pouvais simultanément me couper de la musique et enseigner l'Art, je supportais la mélodie incessante de Lourd.

Ce jour-là, elle se composait de cliquetis de ciseaux et des claquements d'un métier à tisser auxquels se mêlait le rire aigu d'une femme. « Ainsi vous avez subi une nouvelle séance d'essayage ce matin ? » demandai-je au prince.

Il ne se montra aucunement impressionné par ma déduction : il savait d'où je la tirais. Il hocha la tête avec lassitude. « Lourd et moi ; ça a été long. »

Le petit homme acquiesça vigoureusement de la tête. « Monte sur le tabouret ; ne bouge pas ; arrête de te gratter ; et elle a piqué Lourd avec des aiguilles. » Il prononça cette dernière phrase d'un ton aigre en lançant un regard de reproche au prince.

Devoir poussa un soupir. « C'était un accident, Lourd ; elle t'avait dit de cesser de t'agiter.

— Elle est méchante », marmonna l'autre, et je songeai qu'il n'était sans doute pas loin de la vérité ; nombre de nobles acceptaient avec difficulté l'amitié du prince pour le simple d'esprit, et, pour des raisons

que je ne comprenais pas, certains serviteurs s'en offusquaient encore davantage. J'en soupçonnais quelques-uns de manifester leur contrariété par des moyens mesquins.

« C'est fini à présent, Lourd », répondit Devoir pour le consoler.

Nous nous installâmes à nos places habituelles autour de la vaste table. Depuis qu'Umbre avait annoncé le début de ses leçons d'Art avec le prince, la salle de la tour du guet de la mer avait été remeublée et redécorée : de grands rideaux encadraient les hautes fenêtres dont les volets désormais ouverts laissaient entrer une agréable brise ; on avait récuré à fond les murs et le sol de pierre, huilé et encaustiqué la table et les fauteuils. La petite bibliothèque d'Umbre était rangée dans de nouveaux casiers à manuscrits, sauf certains parchemins qu'il considérait comme extrêmement précieux ou très dangereux et qu'il enfermait dans une armoire dotée d'une solide serrure. Sur un grand bureau d'écriture étaient disposés des encriers, des plumes taillées de frais et une copieuse réserve de papier et de vélin ; il y avait aussi un buffet garni de bouteilles de vin, de verres et d'autres articles nécessaires au confort du prince. La pièce avait pris un aspect accueillant, voire luxueux, qui reflétait plus les goûts d'Umbre que ceux de Devoir.

Pour ma part, je me réjouissais de ces changements.

J'observai les visages qui m'entouraient. Le prince me regardait, l'œil vif ; l'index de Lourd s'était mis en chasse dans sa narine gauche ; Umbre se tenait droit comme un i dans son fauteuil, vibrant d'énergie. J'ignorais ce qu'il avait pris pour retrouver sa vivacité d'esprit, mais cela n'avait pas effacé les veinules rouges qui striaient le blanc de ses yeux et s'opposaient en un contraste effrayant au vert de ses iris.

« Aujourd'hui, j'aimerais que nous... Lourd, arrête, s'il te plaît. »

Il me dévisagea d'un air inexpressif, le doigt enfoncé dans le nez. « Peux pas ; ça me gratte. »

Umbre se frotta le front en détournant le visage. « Donnez-lui un mouchoir », dit-il sans s'adresser à personne en particulier.

Le prince Devoir se trouvait le plus près de Lourd. « Tiens, mouche-toi ; ça fera peut-être sortir ce qui te gêne. »

Il lui tendit un carré de tissu brodé. Le petit homme le contempla d'un air méfiant pendant plusieurs secondes puis l'accepta. Au milieu du bruit assourdissant de ses efforts pour se dégager le nez, je repris : « La nuit dernière, chacun de nous devait essayer de se déplacer grâce à l'Art dans ses rêves. » Ce n'était pas sans angoisse que j'avais donné cet exercice à mes élèves, mais je sentais Umbre et Devoir prêts à s'y atteler ; quant à Lourd, comme il oubliait en général ce qu'il devait faire le soir, je n'avais guère d'inquiétude à son sujet. Lorsqu'on se déplaçait par l'Art, on quittait son corps et, pendant un bref laps de temps, on percevait le monde par les sens de quelqu'un d'autre. J'y étais parvenu plusieurs fois, d'ordinaire par accident. Selon les manuscrits, cette technique permettait non seulement de recueillir efficacement des renseignements mais aussi de repérer ceux dont l'ouverture à la magie les désignait comme servants du roi, c'est-à-dire comme source d'énergie pour un artisan ; les plus ouverts se révélaient parfois posséder eux-mêmes l'Art. La veille, Umbre s'était montré enthousiaste à cette idée, mais à présent il n'affichait pas la mine triomphante qu'on aurait attendue s'il avait réussi. À son instar, Devoir paraissait lugubre. « Eh bien ? Chou blanc ?

— J'ai réussi ! fit Lourd d'un ton exultant.

— Tu t'es déplacé grâce à l'Art ? » J'étais abasourdi.

« Mais non ! Je l'ai sorti ! Regarde. » Et il présenta son trophée verdâtre au milieu du mouchoir du prince. Umbre détourna le regard avec une exclamation de dégoût.

Devoir, lui, avait quinze ans : il éclata de rire. « Impressionnant, Lourd ! C'en est un gros. On dirait une vieille salamandre verte.

— Ouais, répondit Lourd d'un air satisfait, ses lèvres molles étirées en un grand sourire réjoui. J'ai rêvé d'un gros lézard bleu cette nuit. Plus gros que ça ! » Et son rire, semblable au halètement rauque d'un chien, se joignit à celui de l'adolescent.

« Mon prince et futur monarque, dis-je d'un ton sévère à Devoir, nous avons du travail. » En réalité, je m'évertuais à garder un visage sérieux. Quel plaisir de voir le garçon s'amuser sans contrainte, fût-ce d'un sujet puéril ! Quand j'avais fait sa connaissance, il paraissait toujours courbé sous le fardeau de son rang et de ses obligations. C'était la première fois que je le surprénais à se conduire comme un enfant de son âge au printemps, et je regrettai ma rebuffade lorsque son sourire disparut brusquement. Avec une gravité bien supérieure à la mienne, il se tourna vers Lourd, s'empara du mouchoir et le roula en boule.

« Non, Lourd, arrête. Écoute-moi. Tu as rêvé d'un gros lézard bleu ? De quelle taille ? »

La tension qui perçait dans sa question attira l'attention d'Umbre ; mais la rapidité avec laquelle Devoir avait changé de ton et d'attitude avait laissé Lourd égaré et vexé. Son front se plissa et il prit une expression boudeuse, la lèvre et le bout de la langue pendants. « Ce n'est pas poli. »

Je reconnus l'expression. Nous étions en train de travailler sur les manières de Lourd à table : s'il devait nous accompagner sur Aslevjal, il fallait lui apprendre au moins quelques rudiments de courtoisie. Apparemment, hélas, il ne se rappelait les règles que si elles lui permettaient de reprendre quelqu'un d'autre.

« Excuse-moi, Lourd ; tu as raison. Ce n'est pas poli de prendre quelque chose des mains de son voisin. Maintenant, parle-moi de ce gros lézard dont tu as rêvé. »

Le prince regardait Lourd avec un sourire empreint du plus grand intérêt, mais le passage d'un sujet à l'autre avait été trop brusque pour le petit homme. Il secoua sa grosse tête puis se détourna et croisa ses bras courtauds sur sa poitrine. « Non, fit-il d'un ton bourru.

— S'il te plaît, Lourd... dit l'adolescent, mais Umbre l'interrompt.

— Cela ne peut-il attendre, Devoir ? Il reste peu de jours avant notre départ et nous avons encore beaucoup à apprendre si nous voulons fonctionner comme un clan d'Art. » Je comprenais l'impatience du vieillard, car je la partageais. L'Art risquait de se révéler indispensable à la réussite du prince. Nous ne croyions guère qu'il dût réellement tuer un dragon enseveli dans les glaces ; le véritable intérêt de l'Art résiderait en ce qu'il nous permettrait, à Umbre et moi, de récolter des renseignements et de les transmettre à Devoir pour aplanir le chemin des négociations concernant son mariage.

« Non, répondit le prince ; c'est important, je pense – enfin, c'est possible. Voyez-vous, j'ai rêvé moi aussi d'un grand lézard bleu la nuit dernière ; à proprement parler, il s'agissait d'un dragon. »

Un moment de silence s'ensuivit pendant lequel nous nous pénétrâmes de cette nouvelle, puis Umbre déclara sans conviction : « Ma foi, il n'y a rien que de très normal à ce que Lourd et vous partagiez le même songe. Vous êtes très souvent liés par l'Art pendant le jour ; quoi d'étonnant à ce que cela déteigne sur la nuit ?

— Je crois que je ne dormais pas lorsque ça s'est produit : je m'efforçais de me déplacer par l'Art. Fi... Tom dit parvenir le plus facilement à cet état à partir

d'un sommeil léger. Je me trouvais donc dans mon lit et j'essayais de m'assoupir sans m'endormir trop profondément tout en déployant mon Art. C'est alors qu'une sensation m'a frappé.

— Laquelle ? demanda Umbre.

— J'avais l'impression qu'il me cherchait avec ses grands yeux d'argent qui tournaient comme des toupies. » C'était Lourd qui avait répondu.

« Exactement », confirma le prince d'une voix lente.

L'accablement me saisit.

« Je n'y comprends rien, fit Umbre d'un ton agacé. Commencez par le commencement et racontez-moi tout cela dans l'ordre. » Il s'adressait à Devoir. Un double aiguillon excitait la colère du vieillard, je le savais : une fois de plus, devant le même exercice, Lourd et Devoir avaient connu un certain succès tandis que lui-même avait échoué, et voici qu'on reparlait de dragons. Le sujet revenait trop souvent à son goût ces derniers temps : un dragon pris dans un glacier que le prince devait exhumer puis décapiter, les dragons dont s'étaient vantés les représentants de Terrilville (et qui obéissaient prétendument aux Marchands de la cité), et à présent un dragon qui s'immisçait dans nos leçons d'Art. Nous en savions beaucoup trop peu sur eux, et nous n'osions pas les ranger trop hâtivement dans la catégorie des légendes et des mensonges, car nous n'avions pas oublié ceux de pierre qui avaient participé à la défense des Six-Duchés seize ans plus tôt et dont nous ignorions presque tout aussi.

« Il n'y a pas grand-chose à raconter », répondit Devoir. Il prit son inspiration puis, malgré ce qu'il venait d'affirmer, se lança dans un compte rendu détaillé, selon la manière qu'Umbre nous avait enseignée à tous les deux. « Je m'étais retiré dans mes appartements comme si je m'apprêtais à m'endormir pour la nuit. J'étais allongé dans mon lit ; le feu brûlait

doucement dans la cheminée, et je le contemplais en laissant mon esprit vagabonder d'une façon qui, du moins l'espérais-je, me permettrait d'approcher du sommeil tout en restant assez éveillé pour déployer mon Art. À deux reprises je me suis assoupi ; chaque fois, je me suis repris et j'ai retenté l'exercice ; la troisième, j'ai voulu inverser le processus. J'ai tendu mon Art et, prêt à saisir ma chance, je me suis laissé aller au sommeil. » Il s'éclaircit la gorge et nous regarda tour à tour. « Alors j'ai senti une grande présence – vraiment très grande. » Il se tourna vers moi. « Comme lorsque nous nous trouvions sur la plage. »

Lourd suivait ses propos la bouche entrouverte, ses petits yeux plissés par l'effort qu'il faisait pour réfléchir. « Un gros lézard tout bleu, fit-il.

— Non, Lourd, dit Devoir d'un ton patient, pas tout de suite. D'abord, il n'y a eu que cette immense... présence ; je mourais d'envie de me diriger vers elle, mais en même temps je redoutais de l'approcher. Je ne ressentais pourtant aucune impression de menace ; au contraire, elle me paraissait... infiniment bienveillante, pacifique et inoffensive. Non, je craignais de la toucher par peur de... de perdre tout désir de revenir. J'avais l'impression de me trouver devant une conclusion, une limite, un lieu où commence quelque chose de différent. Non : devant un être qui réside en un lieu où commence quelque chose de différent. » La voix du prince mourut.

« Je n'y comprends rien. Exprimez-vous clairement, dit Umbre sèchement.

— On ne peut guère décrire cette expérience de façon beaucoup plus claire, intervins-je d'une voix posée. Je connais l'être, ou la sensation, ou le lieu dont parle le prince ; j'y ai déjà été confronté une fois ou deux, et en une occasion l'une de ces entités nous a aidés, mais j'avais eu le sentiment alors qu'il s'agissait d'une exception. Une autre aurait pu nous aborder ou ne pas nous remarquer. Elle possède une force

d'attraction extraordinairement puissante, Umbre, chaleureuse, indulgente, aussi douce que l'affection d'une mère. »

Le prince fronça légèrement les sourcils et secoua la tête. « Celle dont je parle était forte, protectrice et sage, à l'image d'un père. »

Je me tus : j'avais conclu depuis longtemps que ces êtres se présentaient à nous sous l'aspect de ce qui nous manquait le plus. Ma mère m'avait abandonné tout enfant et Devoir n'avait jamais connu son père ; ces événements laissent des abîmes béants dans la vie d'un homme.

« Pourquoi ne m'en avoir jamais parlé ? » demanda Umbre avec irritation.

Pourquoi, en effet ? Parce que je ressentais cette rencontre comme trop intime pour la partager avec autrui ; mais je trouvais une autre excuse. « Parce que vous auriez eu la même réaction qu'aujourd'hui : vous m'auriez dit de m'exprimer clairement. Or je ne puis expliquer ce phénomène ; et même ce que je viens de vous narrer n'est peut-être qu'une rationalisation de ce que j'ai vécu. Cela s'apparente à vouloir relater un rêve, à essayer de suivre un fil conducteur dans une succession d'événements qui défient la logique. »

Umbre n'insista pas mais il garda une mine renfrognée. Je me résignai à un long interrogatoire, plus tard, où il s'efforcerait de m'arracher le plus de faits, de pensées et d'impressions possible.

« Je veux raconter le gros lézard », déclara Lourd d'un ton maussade sans s'adresser à personne en particulier. Depuis quelque temps, il aimait parfois devenir le centre d'attention de notre groupe, et il considérait à l'évidence que le compte rendu du prince lui avait volé la vedette.

« Vas-y, Lourd ; dis ce que tu as rêvé puis j'en ferai autant. » Devoir lui céda toute la place.

Umbre se laissa aller contre le dossier de son fauteuil avec un soupir bruyant. Je regardai Lourd et vis

son visage s'illuminer ; il eut un frémissement de tout le corps comme un chiot après une caresse, il réfléchit, les yeux plissés, puis il se lança dans une laborieuse imitation des comptes rendus qu'il nous avait souvent entendu, Devoir et moi, faire à Umbre. « Je me suis couché hier soir ; j'avais ma couverture rouge. Lourd allait dans la musique et il était presque endormi. Et puis j'ai senti que Devoir était là. Quelquefois Lourd le suit dans des rêves. Il fait beaucoup de jolis rêves, avec des filles... »

Il s'interrompit un moment, la bouche entrouverte, pour ordonner ses pensées. Le prince avait l'air nettement mal à l'aise mais Umbre et moi conservâmes une expression où seul se lisait le plus grand intérêt pour le rapport de Lourd.

Le petit homme reprit brusquement son récit. « Alors, j'ai pensé : "Où il est ?" C'était peut-être un jeu ; il jouait peut-être à cache-cache avec Lourd. J'ai dit : "Prince", et il a répondu : "Tais-toi." J'ai arrêté de parler et je suis devenu tout petit et la musique tournait autour de moi. C'était comme se cacher derrière les rideaux ; j'ai jeté un tout petit coup d'œil et j'ai vu un gros gros lézard, une dame lézard, toute bleue, bleue comme ma chemise, mais toute brillante quand elle remuait, comme les couteaux de la cuisine. Alors elle a dit : "Viens, viens, on va jouer." Mais le prince il a dit : "Chut, bouge pas", alors je n'ai pas bougé, et alors elle s'est mise en colère et elle est devenue encore plus grande ; elle a les yeux qui se sont mis à briller et à tourner, tout ronds comme l'assiette que j'ai fait tomber. Et puis Lourd il s'est dit : "Mais elle est du côté du rêve ; je vais aller de l'autre côté." J'ai fait grandir la musique et je me suis réveillé et il n'y avait plus de dame lézard, mais ma couverture rouge était par terre. »

Il reprit brusquement son souffle car il avait raconté son expérience d'une seule traite, sans respirer, puis il nous regarda tout à tour. Par réflexe, j'envoyai un

infime coup d'art à Umbre ; il se tourna vers moi mais réussit à donner l'impression qu'il s'agissait d'un hasard, et, en mon for intérieur, je lui rendis hommage lorsqu'il déclara : « Excellent rapport, Lourd ; tu m'as fourni matière à réflexion. Écoutons le prince à présent, puis je verrai si j'ai des questions à vous poser. »

Le simple d'esprit se redressa dans son fauteuil et bomba tant le torse que son ventre rond tendit les coutures de sa tunique. Sa langue pointait toujours au milieu de son large sourire de grenouille, mais une étincelle de fierté dansait dans ses yeux tandis qu'ils allaient et venaient entre Devoir et moi pour s'assurer que nous avions observé son triomphe. Je me demandai pourquoi il lui apparaissait si important de faire impression sur Umbre, avant de comprendre qu'encore une fois il imitait son prince.

Avisé, Devoir laissa quelques instants au petit homme pour jouir de notre attention. « Lourd vous a narré la plus grande partie de l'histoire mais j'aimerais apporter quelques précisions. J'ai parlé d'une présence ; alors que je... non, je ne la regardais pas : je la percevais – alors que je la percevais, elle m'attirait de plus en plus vers elle. Je n'éprouvais aucune peur. Elle représentait un danger, je le savais, mais le risque de finir absorbé, perdu à jamais, me laissait indifférent ; ça m'était égal. Soudain elle s'est mise à s'éloigner ; j'ai voulu la suivre mais, à ce moment, j'ai pris conscience qu'une autre créature m'observait et qu'elle ne paraissait pas aussi bienveillante. J'avais l'impression qu'elle s'était approchée de moi discrètement alors que je contemplais l'entité.

» J'ai parcouru les environs du regard et je me suis rendu compte que je me trouvais au bord d'un fleuve aux flots laiteux, sur une grève d'argile extrêmement étroite ; une grande forêt se dressait derrière moi, aux arbres immenses, plus hauts que des tours, si hauts qu'ils assombrissaient le jour comme au crépuscule.

Puis j'ai remarqué un tout petit animal ; on aurait dit un lézard, en plus grassouillet. Posé sur une large feuille, il ne me quittait pas des yeux. Dès que je l'ai aperçu, il s'est mis à grandir, et, finalement, quand il s'est avancé sur la plage, c'était devenu un dragon, un dragon femelle bleu et argent, vaste et puissant. Il s'est adressé à moi : "Tu m'as donc vue. Pour moi, c'est sans importance, mais pas pour toi ; tu es l'un des siens. Dis-moi, que sais-tu d'un dragon noir ?" À cet instant, et c'est l'aspect le plus bizarre de cette histoire, je n'ai pas pu me retrouver, comme si, trop occupé à regarder, j'avais oublié que j'existais ; alors j'ai décidé que je me cachais derrière un arbre, et c'est là que je suis réapparu.

— Ça ne ressemble pas à une expérience d'Art, coupa Umbre d'un ton irrité, mais à un rêve.

— En effet ; c'est pourquoi je n'y ai pas prêté attention en me réveillant. Je savais que j'avais artisé brièvement, mais j'ai pensé que le sommeil m'avait rattrapé et que la suite n'avait été qu'un songe. Donc, comme cela se produit souvent dans les rêves, j'ai vu Lourd brusquement en ma compagnie. Comme j'ignorais s'il avait aperçu le dragon, je l'ai contacté par l'Art pour lui conseiller de garder le silence et de se cacher. Nous nous sommes cachés et la créature est entrée dans une grande colère, sans doute, j'imagine, parce qu'elle nous savait toujours présents mais dissimulés. Tout à coup, Lourd a disparu, et cela m'a tellement surpris que j'en ai ouvert les yeux. » Le prince haussa les épaules. « Je n'ai vu que ma chambre autour de moi et j'ai jugé que j'avais dû être victime d'un rêve d'un réalisme saisissant.

— Et il pourrait ne s'agir que de cela : d'un songe que Lourd et vous auriez partagé, reparti Umbre. Nous pouvons, je pense, clore cette affaire et nous occuper de ce qui nous réunit dans cette pièce.

— Ce n'est pas mon avis », répliquai-je. La désinvolture excessive avec laquelle Umbre écartait la

question me donnait à soupçonner qu'il ne désirait pas prolonger la discussion ; cependant, j'étais prêt à sacrifier une partie de mon secret pour découvrir le sien. « À mon sens, ce dragon existe réellement ; mieux, je crois que nous avons déjà entendu parler de lui : Tintaglia, le dragon de Terrilville, celui dont nous a entretenus le jeune homme voilé.

— Selden Vestrit, fit Devoir à mi-voix. Les dragons pourraient donc artiser ? Dans ce cas, pourquoi celui-ci voudrait-il apprendre ce que nous savons d'un dragon noir ? S'agit-il de Glasfeu ?

— Oui, quasiment à coup sûr. Mais c'est la seule de vos questions à laquelle je puisse répondre. » À contrecœur, je me tournai vers Umbre pour affronter son expression mécontente. « Cette créature s'est déjà immiscée dans mes rêves pour formuler la même exigence : que je lui apprenne ce que je connaissais d'un dragon noir et d'une île. Elle est au courant de notre quête, sans doute par le biais des ambassadeurs de Terrilville qui sont venus nous inviter avec tant de cordialité à partager leur conflit avec Chalcède, mais j'ai l'impression qu'elle n'en sait pas davantage qu'eux, c'est-à-dire qu'un dragon se trouve prétendument pris dans les glaces et que Devoir doit le tuer. »

Umbre émit un bruit de gorge qui ressemblait à un grondement. « Alors elle connaît sans doute aussi le nom de l'île, Aslevjal, et elle ne tardera guère à découvrir où elle se situe. Les Marchands de Terrilville ne volent pas leur nom ni leur réputation ; s'ils veulent une carte qui indique comment se rendre sur Aslevjal, ils l'obtiendront. »

J'écartai les mains avec un calme de pure façade. « Nous n'y pouvons rien, Umbre ; il nous faudra traiter les problèmes à mesure qu'ils se présenteront. »

Il repoussa son fauteuil en arrière. « Je les traiterais mieux si j'en savais assez sur eux », dit-il en haussant le ton. D'un pas agacé, il s'approcha de la fenêtre et

contempla la mer, puis il me regarda par-dessus son épaule. « Que me dissimules-tu d'autre ? »

Si nous nous étions trouvés seuls, je lui aurais peut-être raconté que le dragon avait menacé Ortie et qu'elle avait réussi à le chasser ; mais je ne tenais pas à parler de ma fille en présence de Devoir, aussi me bornai-je à secouer la tête. Il tourna de nouveau son visage vers la fenêtre.

« Nous risquons donc d'affronter un troisième adversaire en plus du froid et de la glace d'Aslevjal. Enfin... Au moins, dis-moi quelles dimensions a cette créature ; est-elle puissante ?

— Je l'ignore. Je ne l'ai vue qu'en rêve et elle ne cessait de changer de taille. À mon avis, nous ne devons prendre pour argent comptant rien de ce qu'elle nous a montré d'elle dans nos songes.

— Nous voilà bien avancés », fit Umbre avec découragement. Il retourna près de la table et se laissa tomber dans son fauteuil. « As-tu vu ce dragon cette nuit ? me demanda-t-il à brûle-pourpoint.

— Non.

— Mais tu t'es déplacé par l'Art, n'est-ce pas ?

— Brièvement. » J'étais allé voir Ortie mais je ne tenais pas à en parler devant les autres ; il ne parut pas remarquer ma réticence.

« Pour ma part, je ne suis arrivé à rien, et pourtant je me suis donné du mal. » Il s'exprimait du ton angoissé d'un enfant qui souffre. Dans ses yeux, je vis non seulement de la frustration mais de la peine ; il me regardait comme si je lui refusais l'accès à un secret inestimable ou à une aventure merveilleuse.

« Ça viendra avec le temps, Umbre ; parfois je me demande si vous n'exagérez pas vos efforts. » J'essayai de masquer mon manque de conviction ; je n'avais pas le courage de lui avouer brutalement l'idée qui me tenaillait : qu'il avait entrepris trop tard sa formation et qu'il ne maîtriserait jamais la magie qu'on lui avait interdite toute sa vie.

« Tu me le répètes sans cesse », fit-il d'une voix sourde.

Je ne vis pas quoi répondre. Nous consacrâmes le reste de la leçon à pratiquer un exercice tiré d'un manuscrit, mais sans grand succès. Le découragement d'Umbre paraissait étouffer ses capacités : les mains jointes avec les miennes, il recevait les images et les messages que je lui envoyais, mais, quand nous nous séparions, je ne parvenais plus à le toucher, et il était incapable d'entrer en contact avec Devoir ou avec Lourd. Finalement, son exaspération croissante nous affecta tous, et, quand le prince et le simple d'esprit s'en allèrent vaquer à leurs occupations journalières, non seulement nous n'avions accompli aucun progrès mais nous n'avions même pas atteint le niveau de la veille.

« Encore une leçon de passée, et nous restons encore très loin de former un clan d'Art en état d'opérer », fit Umbre d'un ton aigre quand nous demeurâmes seuls dans la pièce. Il s'approcha du buffet et se servit un verre d'eau-de-vie ; il me regarda d'un air interrogateur et je secouai la tête.

« Non merci. Je n'ai même pas encore pris mon petit déjeuner.

— Moi non plus.

— Umbre, vous avez l'air épuisé. Une sieste d'une heure ou deux et un solide repas vous feraient plus de bien que cet alcool.

— Trouve-moi deux heures de libres dans mon emploi du temps et c'est avec plaisir que je dormirai », répartit-il sans acrimonie. Il se dirigea vers la fenêtre, son verre à la main, et contempla la mer. « Je ne sais plus où donner de la tête, Fitz. Nous avons besoin de cette alliance avec les îles d'Outre-mer : à cause du conflit entre Chalcède et Terrilville, notre commerce au sud est devenu quasiment inexistant ; en outre, si le premier vainc le second, ce qui n'a rien d'impossible, il se retournera contre nous. Nous

devons nous associer avec les îles d'Outre-mer avant que Chalcède nous coupe l'herbe sous le pied.

» Cependant, ce ne sont pas seulement les préparatifs du voyage qui m'occupent : je dois mettre en place toute sorte de sécurités et de garde-fous pour m'assurer que tout se passera sans heurts à Castelcerf en mon absence. » Il but une gorgée d'alcool et ajouta : « Nous partons pour Aslevjal dans douze jours. Douze jours ! Alors que deux semaines me suffiraient à peine ! »

Je le savais, il ne parlait pas des réserves de nourriture du château, des impôts ni de l'entraînement des gardes : d'autres que lui avaient la responsabilité de ces domaines et ils en rendaient compte directement à la reine. Umbre s'inquiétait pour son réseau d'espions et d'informateurs. Nul ne pouvait prévoir combien de temps durerait notre mission diplomatique, encore moins l'expédition du prince sur Aslevjal. Je nourrissais l'espoir de plus en plus défaillant que l'acte de tuer le dragon se révélerait en réalité un simple rite inconnu, propre aux Outriliens, mais Umbre, lui, était convaincu que le cadavre d'un véritable dragon gisait dans le glacier et que le prince devrait le dégager assez pour en trancher la tête et la déposer publiquement aux pieds de la narcheska.

« Voyons, votre apprenti doit être capable de se charger de vos affaires pendant que vous serez parti. » Je m'étais exprimé d'un ton parfaitement neutre. Jamais je n'avais discuté avec lui du choix de son disciple. Je ne faisais pas confiance à dame Romarin en tant que membre de la cour et encore moins comme apprenti assassin. Enfant, elle avait été l'instrument de Royal, et l'Usurpateur avait usé d'elle implacablement contre nous. Mais l'heure était mal choisie pour apprendre à Umbre que j'avais découvert l'identité de son élève ; inutile d'ajouter à son découragement.

Il secoua la tête d'un air irrité. « Certains de mes contacts ne se fient qu'à moi et refuseront de parler à un autre que moi ; et, à la vérité, la moitié de mon talent tient à ce que je sais quand il faut demander davantage de renseignements et quelles rumeurs il faut suivre. Non, Fitz, même si mon apprenti fait de son mieux pour s'occuper de mon travail, je dois me résigner à l'idée qu'à mon retour il y aura des lacunes dans la masse d'informations glanées.

— Pourtant, vous avez quitté Castelcerf autrefois pendant la guerre des Pirates rouges ; comment vous êtes-vous débrouillé alors ?

— Ah ! La situation était différente. Je suivais le fil de la menace, je remontais les intrigues jusqu'à leur source. Certes, cette fois, je prendrai part en personne à des négociations essentielles ; mais il reste beaucoup à surveiller ici même, à Castelcerf.

— Les Pie, fis-je.

— Oui, entre autres ; mais ce sont eux que je redoute le plus, en effet, bien qu'ils se tiennent tranquilles pour le moment. »

Je compris ce qu'il voulait dire : l'absence d'activité de la part des Pie n'avait rien de rassurant. J'avais tué Laudevin, leur chef, mais je craignais qu'un autre ne prenne sa place. Nous avions œuvré d'arrache-pied pour gagner le respect et la coopération de la communauté vifière, et nous formions le vœu que cette détente des relations atténuerait la colère et la haine dont profitaient les extrémistes. Notre stratégie avait consisté à proposer l'amnistie aux vifiers afin de couper le ressentiment qui alimentait le mouvement des Pie ; si la reine accueillait les vifiers dans la société comme des membres égaux à tous les autres, si on acceptait qu'ils déclarent publiquement leur magie, si on les encourageait même, ils n'auraient plus aucun intérêt à vouloir renverser le trône des Loinvoyant. Tel était notre espoir, et il paraissait se réaliser ; mais, si notre tactique échouait, les Pie risquaient de s'en

prendre à nouveau au prince et de chercher à le discréditer aux yeux de sa noblesse en dévoilant qu'il possédait le Vif. Proclamer par édit royal qu'on ne devait plus considérer le Vif comme une tare ni une souillure ne pouvait rien contre des générations de défiance et de préjugé, et nous comptions faire tomber ces œillères grâce aux vifiers présents à la cour royale et à leur attitude amicale – de jeunes garçons comme Leste mais aussi des hommes faits comme Trame le vifier.

Umbre continuait à contempler les flots, le regard troublé.

Je fis la grimace mais ne pus retenir ma question : « Puis-je vous être d'une aide quelconque ? »

Il se tourna brusquement vers moi. « S'agit-il d'une proposition sincère ? »

Son ton me rendit méfiant. « Je crois. Pourquoi ? Qu'attendez-vous de moi ? »

— Que tu me permettes d'envoyer chercher Ortie. Il n'est pas nécessaire que tu la reconnaises comme ta fille ; laisse-moi encore tenter de convaincre Burrich de l'amener à la cour pour la former à l'Art. Je pense que son ancien serment de fidélité aux Loinvoyant garde assez de place dans son cœur pour qu'il la laisse partir si je lui dis que son prince a besoin d'elle. En outre, la proximité de sa sœur serait sûrement d'un grand réconfort pour Leste.

— Umbre, Umbre ! » Je secouai la tête. « Demandez-moi n'importe quoi d'autre mais laissez mon enfant tranquille. »

Il se détourna de moi et se tut. Je demeurai près de lui un moment puis finis par accepter que, par son silence, il me congédie. Quand je sortis, il resta devant la fenêtre, le regard fixé vers le nord-est, vers les îles d'Outre-mer.